

Notre Maître, Édouard Montpetit

Gérard Parizeau

Volume 22, Number 2, 1954

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1103265ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1103265ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1954). Notre Maître, Édouard Montpetit. *Assurances*, 22(2), 46–48.
<https://doi.org/10.7202/1103265ar>

Notre Maître, Édouard Montpetit

par

GÉRARD PARIZEAU

46

M. Édouard Montpetit est mort le 27 mars 1954. Avec lui disparaît un homme qui a exercé une influence décisive sur plusieurs générations. Par son intelligence, par son charme personnel, qui était grand, par son art de l'exposé, il a attiré à lui, puis dirigé vers le commerce, la finance et l'industrie, des gens qui, autrement, auraient contribué à encombrer les carrières dites libérales. Il a montré la voie, et son mérite n'a pas été mince, car avant lui bien peu d'intellectuels avaient osé dire que l'avenir pour nous était dans les affaires. Étienne Parent l'avait affirmé, puis Errol Bouchette, puis Léon Gérin. Mais personne n'avait exprimé la même idée avec autant de persuasion. Avec lui, l'industriel, le commerçant et le financier prennent place au Canada français parmi les grands bâtisseurs et l'on comprend, enfin, qu'on les trouve à la base de la puissance économique des nations.

Édouard Montpetit a aussi voulu montrer qu'il était possible d'être à la fois un homme d'affaires et un homme cultivé, ce dont on avait douté jusque-là. Il a insisté, cependant, sur le fait que si l'argent ne devait pas être considéré comme une fin en soi, il était un puissant instrument de civilisation par l'emploi qu'on pouvait en faire. Lorsqu'il eût trouvé cette formule très simple, « l'argent ne doit pas être une fin, mais un moyen, » il rallia le clergé et bientôt on vit disparaître graduellement l'opposition à l'École des Hautes Études, où Édouard Montpetit donnait ses cours entourés de quelques élèves, qui auraient pu devenir ses disciples s'il l'avait voulu.

Pour ma génération, Édouard Montpetit fut l'extraordinaire magicien du verbe, l'homme qui explique avec lucidité et élégance, qui fait apercevoir des aspects nouveaux non pas en creusant les problèmes, mais en posant des jalons pour permettre à ses auditeurs de se retrouver et surtout en leur donnant la curiosité d'aller plus loin, plus avant dans la technique. Et cela, c'est peut-être ce dont l'universitaire peut davantage se réjouir.

Si Édouard Montpetit a aimé l'économie politique, il a communiqué ses idées à ses élèves en donnant autant d'importance à la forme qu'au fond, peut-être parce qu'il était venu à l'économie politique en s'arrachant à la littérature, par nécessité, plus que par goût véritable. À Paris, il avait fait des études très sérieuses à l'École libre des sciences politiques et au Collège des sciences sociales. Ses maîtres avaient exercé sur lui une influence réelle, qu'on sentait à travers ses exposés; mais on voyait aussi que les lettres gardaient pour lui un attrait encore plus grand que les faits et que la littérature l'attirait plus que les lois de la science économique. Il ne faisait aucun effort d'ailleurs pour s'en cacher et tout était prétexte dans ses cours pour nous parler des livres qu'il avait lus et des écrivains qu'il avait connus. Et ainsi, le sujet, qui aurait pu être mortellement ennuyeux, se présentait à nous comme une magnifique synthèse, où le fait économique voisinait fraternellement avec la vie littéraire. C'était une conception de l'enseignement bien différente de celle que nous avons actuellement. Édouard Montpetit se méfiait des chiffres, bien qu'on lui eût confié l'enseignement de la statistique. Il se méfiait aussi des affirmations trop précises, lui qui n'avait rien du prosélyte ou de l'homme de combat. Il aimait bien faire voir les divers aspects d'un problème. Il ne concluait pas toujours, mais pouvait-on l'en blâmer puisqu'il avait vu s'écrouler pendant la guerre de 1914 presque toutes les lois de l'économie

politique, cette science de l'erreur, comme disaient parfois ceux qui ne pouvaient plus la prendre au sérieux. Pouvait-on lui reprocher de parler avec hésitation de ce que d'autres avaient affirmé avec d'autant plus de certitude qu'ils s'étaient plus gravement trompés. Lui préférait nous présenter avec beaucoup d'élégance et un léger scepticisme des idées que les faits avaient rendues chancelantes. Nous trouvions parfois qu'il avait tort de ne pas prendre parti. Mais pourquoi faut-il toujours vouloir se ranger d'un côté ou de l'autre en tranchant tout sans hésitation ? N'est-ce pas une méthode pédagogique excellente que celle qui consiste à présenter tous les aspects d'un sujet, tout en ne cherchant à influencer personne ? N'est-ce pas le fait d'un excellent pédagogue que d'orienter les esprits sans les diriger et de donner le goût d'apprendre, d'approfondir, de connaître ?

Édouard Montpetit était pénétré de la pensée française, mais il aimait profondément son pays et d'instinct, il ramenait tout au Canada. Il voulait aider, améliorer, créer et il le fit, tout en n'étant pas un chercheur, un homme du détail. Il admirait Léon Gérin et le frère Marie-Victorin pour leurs études qui apportaient dans deux domaines différents des connaissances précises. Comme eux, il n'a pas trouvé des faits nouveaux, mais il a apporté des idées nouvelles. Comme eux, il a contribué à créer dans le domaine intellectuel un climat, une atmosphère. A ce titre, il a marqué une étape très brillante dans l'évolution de la vie intellectuelle au Canada. C'est par cet hommage respectueux que je veux terminer cet éloge d'un homme qui a bien mérité de la patrie, parce qu'il a montré la voie dans un domaine où avant lui bien peu de gens intelligents et cultivés avaient osé s'aventurer.